

Dossier 2

Texte 1 : Alice Zeniter, entretien adapté de l'émission *Le cours de l'histoire* (FdH p.157 - 158)

Pour l'histoire de ma famille paternelle, j'ai longtemps cru qu'elle n'existait pas puisqu'on n'en parlait pas. J'ai fini par comprendre que les quelques éléments qu'on m'avait transmis avaient suffi pour que je m'invente quelque chose. Comme si ce n'était pas possible qu'il n'existe rien. J'avais rêvé une forme d'histoire familiale. Giulia Fabbiano raconte cela très bien je trouve. Dans sa thèse sur les harkis du Mas-Thibert, elle dit que quelles que soient les données dont elle dispose, la génération suivante a tendance à jouer les démiurges de l'histoire familiale et de réécrire, à partir de rien, des épopées qui sont parfois pleines de trous. Il y a néanmoins une construction de l'histoire familiale. Il n'y a jamais rien. Même si on dit « je ne sais pas », au fond il y a quelque chose qui sort si on interroge son histoire familiale.

Pour moi, ce qui tient lieu d'archives n'a jamais été transmis par la famille. Si je veux me renseigner sur ce qu'était la vie de mes grands-parents, de mon père avant la guerre, je vais devoir passer par des archives tenues par les Français. Je vais avoir accès à ce type de vidéos qui ont été tournées avant la guerre. C'est ce que j'ai fait pour écrire *L'Art de perdre*. Si je remonte encore plus loin, j'aurai accès aux ouvrages écrits par les géographes, les botanistes, les juristes, les militaires qui sont montés sur les monts de Kabylie et qui ont documenté leur arrivée là-bas à la fin du XIX^e siècle. Je vais avoir accès, dans les villes où il y avait des Européens d'Algérie, à leurs archives à eux, leurs photos, leurs journaux, mais rien qui ne vienne de ma famille, à part des moments qui sont, là aussi, pris dans le temps de l'Algérie française : des photos de mon grand-père en uniforme militaire, dans l'armée française.

Avec leur arrivée en France, en 1962, surgissent des archives plus « normales », comme des bulletins scolaires, des photos de classe, etc. La première image que je connaisse de mon père, enfant, se trouve dans un petit reportage télévisé de propagande sur l'accueil des harkis dans les camps de transit, dans le Sud. Des cours de civilisation sont donnés à ces familles et quand on nous montre des enfants qui apprennent les chants de Provence, tout à coup il y a mon père. La première image que j'ai de mon père m'est donnée par une puissance française qui se veut l'esprit des Lumières civilisant les petits sauvages. Je n'ai nulle part d'archives de ma famille, ou du territoire habité par ma famille au sens plus large, qui ne soient pas marquées du sceau du racisme ou du paternalisme. Il n'y a pas son nom. On voit juste que c'est mon père. Il a quelques signes caractéristiques sur le visage. Le choc, justement, vient de là. D'une certaine manière, cela aurait été plus simple avec un nom. Un visage qui

surgit, qu'est-ce, sinon l'équivalent visuel du silence ? Le silence qui vient me faire face à travers des archives. Cet extrait d'archives a été utilisé dans le documentaire *Musulmans de France* de Karim Miské. Quand ce documentaire a été diffusé à la télévision, tous ceux qui, dans ma famille, ont fait cette rencontre du visage de mon père, enfant, ont vécu un choc.

Alice Zeniter, vous parlez de sources et des documents. Auriez-vous pu écrire un ouvrage historique sur votre famille. Pourquoi le choix du roman ?

D'abord, parce que je ne suis pas historienne.

C'est la meilleure réponse que vous pouviez donner.

Ensuite parce que je suis écrivaine. Cela s'est affirmé assez tôt dans mon parcours de recherche. Il y a eu un moment où je me suis demandé si j'allais descendre dans le Sud, pour consulter les archives militaires. J'ai compris que le dossier de mon grand-père, nommément, individuellement, ne m'intéressait pas tant que cela. Ce que je voulais comprendre était plus largement ce qu'avait été une vie ou des vies avant cette guerre, sur cette partie-là de la montagne, pendant la guerre puis en arrivant en France, dans ce pays exotique et froid. J'ai compris que je voulais faire une fiction. Je n'ai pas de questions précises sur cet homme, mon grand-père. Je veux en revanche sentir la matière de ce qu'a été une vie.

J'aime raconter la façon dont les mémoires qui sont portées par certaines et certains oubliés ont tendance à sortir du cadre officiel, national ou géopolitique qu'on attache à certains événements pour prendre des formes plus petites, parfois absurdes. Dans *L'Art de perdre*, finalement, quand Yema se met à parler de l'Algérie, elle parle des bijoux qu'elle a dû laisser derrière elle ou d'une robe que ses belles-sœurs – qu'elle déteste – doivent désormais porter. La douleur s'exprime à travers ces petites choses. Il y a eu une guerre d'indépendance, des propriétés ont été abandonnées, une fuite au péril de sa vie, mais de quoi parle-t-elle tout à coup ? D'un magnifique bijou et de sa détestation des femmes qui l'ont fait souffrir dans sa jeunesse. À la mémoire des pays et des territoires perdus se mêle celle d'un temps qui contient une partie de sa vie, elle aussi perdue.

Texte 2 : Dominique Martinez, critique littéraire sur « Alice Zeniter et son Art de perdre »

Aujourd'hui disponible en édition de poche et récompensé de plusieurs prix littéraires, dont le Goncourt des Lycéens en 2017, *L'Art de perdre* est le quatrième roman d'Alice Zeniter. L'un des ouvrages les plus passionnants sur l'histoire de l'émigration entre la France et l'Algérie. Et sur le poids du silence.

Trois parties, trois époques, trois personnages dans *L'art de perdre* pour raconter la guerre d'Algérie du côté des perdants ! La première époque raconte la vie d'Ali le grand-père, propriétaire de ses oliviers, qui coule des jours heureux en famille sur une crête de Kabylie, non loin de Palestro. **Micro-société patriarcale, économie rurale, travail de la terre, mœurs traditionnelles où les femmes nourrissent le clan et restent à la maison**, entourées de beaucoup d'enfants. Enrôlé dans l'armée française pendant la seconde guerre mondiale, lié à la France à jamais, il se retrouve estampillé « harki », ces Algériens accusés d'avoir été à la botte de l'armée française au moment de la guerre d'indépendance. Il parvient à fuir de justesse l'Algérie en traversant la Méditerranée. À son arrivée dans l'Hexagone, la famille sera d'abord parquée en camp de transit, puis déplacée vers une bicoque cachée dans les bois avant d'être envoyée, finalement, dans un HLM.

La deuxième partie est consacrée à Hamid, le père, qui partage ce parcours d'émigration et entame son émancipation dans un appartement exigu de la cité du Pont-Féron, banlieue de Flers (Orne), mais aussi à l'école publique du coin. Devenu jeune adulte dans les années 1970, **il tombe amoureux d'une femme française, rompt presque totalement avec sa famille et décide d'occulter son passé**. Afin de protéger leur couple, puis leur progéniture, de la honte à ses yeux portée par ce cheminement fuyant et chaotique. Le troisième personnage, c'est Naïma, la petite fille. Parisienne, instruite, branchée art (elle travaille dans une galerie), elle ne connaît l'Algérie que comme une vieille toile de fond un peu énigmatique.

Jusqu'à ce que les attentats islamistes des années 2010 la rattrapent et la renvoient à la question de son identité.

Si **Alice Zeniter** s'est inspirée de sa propre histoire, elle s'est aussi beaucoup documentée. De Wikipédia aux archives les plus enfouies de l'Algérie... **Cette démarche d'investigation confine à une reconstitution minutieuse de l'environnement dans lequel vivent ses personnages**, à une révélation précise du cadre qui façonne leurs existences et leurs devenir. Les mouvements de l'Histoire sont beaucoup plus qu'un simple décor. Humain, réaliste et tout à la fois romanesque, le récit emporte le lecteur dans une véritable épopée à travers la seconde moitié du XXème siècle. **Le délicat mélange entre rigueur socio-historique et intimité secrète des personnages construisent un équilibre étourdissant**. Et l'on se promet déjà, ébahi par tant de passages magnifiques, de relire plus tard *L'Art de perdre* afin d'en tirer toute la profondeur.

Un roman fascinant de nuances quand il raconte les (non-) choix des paysans kabyles face aux groupuscules du FLN, impressionnant d'atmosphère quand il raconte la terreur des mois passés sous la tente au camp de transit de Rivesaltes... Il y a les livres scolaires qui racontent l'histoire officielle commune entre la France et l'Algérie, il y a ces innombrables ouvrages, qui ont rétabli plusieurs vérités historiques, notamment sur les exactions commises par la puissance coloniale. Le roman d'Alice Zeniter donne vie à tout cela avec un sens du rythme et un élan littéraire qui envoient d'emblée l'ouvrage au rayon des grandes œuvres.

<https://chantiersdeculture.com/2020/11/28/alice-zeniter-et-son-art-de-perdre/>

Texte 3, Alice Zeniter, L'art de perdre, p. 22-24

Une masse sombre se précipite sur eux. Aux bruits d'éclaboussures et aux grondements des pierres raclées s'ajoutent les grincements de l'étrange embarcation qui se cogne contre les rochers en dévalant la pente. Djamel et Hamza se précipitent hors de l'eau mais Ali ne bouge pas, il se contente de se faire tout petit derrière le roc auquel il s'agrippe. Le projectile s'écrase contre son bouclier de fortune, s'immobilise un instant puis se remet à tanguer, roule sur le côté, s'apprête à céder au courant. Ali escalade son abri et, accroupi sur le caillou, il tente de maintenir en place ce que le flot vient d'apporter : une machine d'une simplicité confondante, une énorme vis de bois sombre qui joue au milieu d'un cadre lourd que les eaux du torrent n'ont pas réussi, encore, à disloquer.

— Aidez-moi ! hurle Ali à ses frères.

De l'après, on parlera toujours dans la famille comme d'un conte de fées. Avec des phrases simples, épurées. Des enchaînements faciles et souples qui réclameraient le passé simple : *Alors ils sortirent le pressoir de l'eau, le remirent en état et l'installèrent dans leur jardin. Peu importait désormais que leurs maigres terres fussent stériles car les autres venaient à eux avec les olives de leurs arpents et eux en faisaient de l'huile. Bientôt, ils furent suffisamment riches pour acheter leurs propres parcelles. Ali put se remarier et marier ses deux frères. La vieille mère s'éteignit quelques années plus tard, heureuse et apaisée.*

Ali n'a pas l'audace de croire qu'il méritait son sort ou qu'il a créé les conditions de sa richesse. Il pense toujours que c'est la chance et le torrent qui lui ont apporté le pressoir, puis les champs,

le petit comptoir de vente sur la crête puis le commerce à l'échelle de la région, et surtout la voiture et l'appartement en ville qui viendront ensuite – signes inégalables de la réussite. Il pense, par conséquent, que lorsque le malheur frappe, personne n'est responsable. C'est comme si le torrent enflait jusqu'à venir reprendre le pressoir au milieu de la cour. Pour cette raison, quand il entend des hommes (quelques-uns, pas beaucoup) dans les cafés de Palestro ou d'Alger dire que les patrons créent les conditions de la misère dans laquelle vivent la plupart de leurs ouvriers et manœuvres et qu'un autre système économique est possible – un système dans lequel celui qui travaille aurait droit lui aussi aux profits qu'il dégage, à parts égales, ou presque, avec celui qui possède les terres ou la machine – il sourit et dit : « Il faut être fou pour s'opposer au torrent. » *Mektoub*. La vie est faite de fatalités irréversibles et non d'actes historiques révocables.

Le futur d'Ali (qui est déjà un passé lointain pour Naïma au moment où j'écris cette histoire) ne parviendra pas à faire changer sa manière de voir les choses. Il demeure à jamais incapable d'incorporer au récit de sa vie les différentes composantes historiques, ou peut-être politiques, sociologiques, ou encore économiques qui feraient de celui-ci une porte d'entrée vers une situation plus vaste, celle d'un pays colonisé, ou même – pour ne pas trop en demander – celle d'un paysan colonisé.

C'est pour cela que cette partie de l'histoire, pour Naïma comme pour moi, ressemble à une série d'images un peu vieillottes (le pressoir, l'âne, le sommet des montagnes, le burnous, l'olivieraie, le torrent, les maisons blanches accrochées comme des tiques au flanc de pierres et de cèdres) entrecoupées de proverbes, comme des vignettes cadeaux de l'Algérie qu'un vieil homme aurait cachées çà et là dans ses rares discours, que ses enfants auraient répétées en modifiant quelques mots et que l'imagination des petits-enfants aurait ensuite étendues, agrandies, et redessinées pour qu'elles parviennent à former un pays et l'histoire d'une famille.

C'est pour cela aussi que la fiction tout comme les recherches sont nécessaires, parce qu'elles sont tout ce qui reste pour combler les silences transmis entre les vignettes d'une génération à l'autre.